

rité, croit plus praticable la voie de la Nouvelle-Zemble; M. Osborn, celle du Spitzberg, et M. Lambert prétend plus accessible la passe de Beering. Attendons les faits, ils prouveront mieux que les délibérations les plus judicieuses.

Les Américains, qui, au lendemain de la guerre civile, se réveillent comme d'une sorte de sommeil réparateur, ne resteront pas non plus étrangers à ces grandes conquêtes de la science.

Frère Jonathan a souvent la main plus heureuse et l'œil plus sûr que John Bull et que Jacques Bonhomme; son activité fiévreuse, sa vitalité absorbante, s'exercent à tout ce qui peut intéresser son industrie et sa prospérité.

Il fait de la science parce qu'il y trouve un côté pratique. Il équipe des vaisseaux, il patronne des voyageurs, il encourage de grandes entreprises, parce qu'il sait qu'entre ses mains habiles la gloire scientifique n'est pas toujours une vaine fumée, mais peut se traduire par des résultats positifs, par de belles et bonnes annexions, par une influence morale plus grande, par une place plus élevée dans le rang des peuples.

L'Amérique du Sud pourrait, sur bien des points, recevoir les utiles conseils de sa sœur, l'Amérique du Nord: les peuples y subissent une crise d'où sortira sans doute quelque brillante nationalité; mais, en attendant, le progrès n'y marche que d'un pas indécis et fort peu rapide.

Quelques pays impriment néanmoins l'impulsion; à leur tête, se trouvent le Brésil et le Chili.

Le Brésil, grâce à son souverain, ami des lettres, protecteur des savants, étend de plus en plus sa suprématie et s'élève au rang des grands Etats de notre vieux monde. Le Chili, merveilleusement situé, paraît destiné à être la Phénicie américaine.

Les Européens, ou, ce qui revient presque au même, les Américains européanisés, concourent pour une large part à